

conque sa politique avec celle de la Russie.

Constations, en finissant aujourd'hui, que les débraillements, les cris, les chants de Paris ont à peu près cessé. Notre capitale a repris plus de tenue; et une tristesse grave, règne à peu près dans tous les quartiers. Peut-on s'en défendre, quand tant de familles sont dans la douleur, quand à chaque pas on rencontre des visages affligés, quoique courageusement résignés?

Les engagements volontaires, les dons des charités, les dévouements abondent. Il semble que chacun veuille faire quelque chose pour la patrie, concourir à sa défense, à sa régénération nationale, à sa gloire.

Mais chacun sent au fond de l'âme que la France a besoin de ses forces, de ses lumières, de toutes ses bonnes chances du passé; car elle s'est chargée d'effacer seul un grand empire de la carte de l'Europe... l'empire d'Allemagne.

Son œuvre est aussi haute que celle de Charlemagne qui fit une Allemagne française, aussi lourde que celle qui alluma la guerre de Trente ans, aussi menaçante que celle qui tourna contre nous en 1814.

Que les jeunes enthousiasmes persévèrent, mais réfléchissent, et donnent à leurs sentiments, la durée! Qu'ils laissent éclater les premiers coups de tonnerre! Ils auront le temps de produire ensuite leur généreuse valeur.

Il faut sur la Prusse plus de deux victoires pour entrer à Berlin, et le Dieu des combats sera avec nous, s'il suffit d'une bataille pour passer le Rhin inférieur.

Nous nous organisons du reste avec prudence et solidité, et à cet égard les nouvelles que je reçois de l'armée du Nord-Est sont excellentes. Le soldat est impatient de marcher, mais les généraux effectuent enfin le classement de leurs corps avec une grande méthode.

Il y a de l'ordre et de la précision dans les concentrations. Les ambulances sont pourvues; nos pauvres blessés seront soignés. De jeunes femmes, de généreuses jeunes filles se proposent chaque jour pour mettre les manches grises et le tablier de toile des servantes d'hôpital. Tout régiment est accompagné de caisses de secours bien organisées; les cantines sont légères et bien garnies. On a imaginé de nouvelles voitures facilement transportables en chemin de fer, et d'une solidité à toute épreuve sur les routes ordinaires.

En somme, ce qu'il est possible de faire est fait. Que Dieu maintenant bénisse notre drapeau!

Lui seul, qui lit dans nos poitrines de citoyens, saura distinguer les Français marchant au combat pour l'honneur et pour le salut de la patrie avec cette haute indifférence dynastique qui leur permet de donner leur cœur tout entier à la France seule, — d'avec — les courtisans de la guerre impériale qui font figurer leur nom sur des listes d'ennoblissement, parce que cela vaut une bonne note en haut lieu, et qui ont le projet de faire blanc de leur épée jusqu'à la frontière exclusivement.

Ils frémissent d'aise aujourd'hui, en entendant les échos des salons officiels retentir aux accords de la « Marsaillaise. » Mais il y a trois jours ils trouvaient ce chant inbet et séditieux. Ils n'auraient pas osé prononcer le nom de cette mélodie glorieuse.

La victoire remportée, ils nous mettront au poste pour en avoir murmuré le refrain.

Et cependant, il faut vaincre ?

PIERRE BARAGON.

(Centre Gauche.)

Tandis que les prussiens, résidant en France, nous quittent paisiblement, les Français sont expulsés violemment de l'Allemagne. Ceux de nos compatriotes qui se trouvent dans ce cas conserveront longtemps le souvenir des mauvais traitements dont ils sont l'objet de la part des agents civils et militaires prussiens. Plusieurs se sont vu refuser à manger au buffet de la station de Cologne. Ils n'ont du reste, été guère mieux traités sur les chemins belges.

Le *Mémorial d'Amiens* cite le fait suivant : « Un de nos plus honorables concitoyens, M. de M..., revenant d'Emm avec sa femme et sa fille, Mme la comtesse de R..., a été littéralement dépouillé de tous ses bagages à la gare de Cologne. C'est pour lui une perte d'au moins 45,000 francs. »

« Un autre de nos compatriotes, M. J..., de Mallers, s'est vu aussi enlever à la même gare, tout ce qu'il avait. »

Ces procédés contrastent avec ceux dont les sujets prussiens continuent à jouir en France, où ils ont la même sécurité et les mêmes garanties qu'avant la rupture des relations entre les deux gouvernements.

Le gouvernement impérial a fait remettre vendre leurs passeports à M. le baron Schweizer, ministre de Bide; à M. le baron Walcher, ministre de Wurtemberg; à M. le comte de Quadt-Wickradt, ministre de Bavière, et à M. le comte d'Exsemberg, ministre de la Hesse grande ducale.

Nos relations avec l'Angleterre sont excellentes. Lord Granville s'est empressé d'accepter la proposition qui lui a été faite de placer sous le protectorat de l'Angleterre les Français habitant les pays avec lesquels nous sommes en guerre.

Mgr Darboy, archevêque de Paris, est arrivé vendredi venant de Rome.

On mande d'Ostende, samedi, 23 juillet : « Ce matin, à quatre heures, on a signalé à Middelkerke, sur le littoral belge, le passage de six navires de guerre que l'on suppose être français. »

Ces navires ont passé à toute vapeur en vue de la rade, se dirigeant vers l'Est.

Une seule dépêche nous arrive de Prusse par la voie de Liège : elle indique, d'après la *Gazette de la Croix*, que le commandement du 5^e corps d'armée de la Confédération du Nord est confié au général Kerchbach; le général de Goeben est à la tête du 8^e. Les généraux Steintmetz et Falkenstein reçoivent aussi des commandements très importants.

Le roi de Prusse a dû arriver hier au quartier général de son armée.

CORRESPONDANCES

Londres, le 19 juillet.

Le revirement que je vous signalais dernièrement dans l'opinion publique est aujourd'hui complet : la France est devenue l'objet de l'animadversion des Anglais. On a oublié les services de Balaklava, d'Inkermann; on ne se souvient plus de l'intervention si opportune qui empêcha la guerre avec les Etats-Unis à propos de l'affaire du Trent; on ne voit plus dans les Français que les perturbateurs du repos public et de la paix européenne. La Prusse, elle, c'est bien différent; elle n'a jamais fait couler des torrents de sang innocent; rien de plus légitime que la guerre contre le Danemark, ou celle contre l'Autriche, et surtout ces annexions auxquelles le roi Guillaume se résignait en pleurant.

Aussi quelles sympathies ici pour cette digne Prusse! Pour peu que quelqu'un eût la fantaisie de se faire porter en triomphe, il n'aurait qu'à se montrer en public coiffé d'un casque pointu. Le titre de Français, au contraire, est tombé en discrédit, et je suis sûr que Mlle Schneider elle-même voit diminuer le nombre de ses admirateurs au théâtre de la Princesse... à moins que son rom allemand ne la sauve. Sérieusement, on se croirait revenu aux plus mauvais jours de la rivalité entre la France et l'Angleterre, et ce triste retour est l'ouvrage de journaux de ce pays. Comme la Rome ancienne, la presse anglaise est puissante, mais comme elle aussi, elle est vénales, et M. de Bismark, plus ha-

bile ou moins dédaigneux que Jugurtha, a su la mettre de son côté.

A quoi bon rappeler les torrents d'injures qu'elle vomit depuis quatre jours contre tout ce qui est Français, contre les plus illustres maréchaux de France qu'elle traite « d'infâmes » ? Il n'y a pas jusqu'à la petite *Pall Mall Gazette* qui ne cherche à être injurieuse pour se consoler d'être plate.

Tandis que le ministre de la guerre de France écarte les correspondants et les journalistes, le ministre prussien leur fait au contraire l'accueil le plus gracieux. Aussi chaque journal anglais envoie-t-il ses plus fines plumes au quartier général du roi Guillaume; le *Times* y sera représenté par le Dr Russell, son fameux correspondant de Crimée. Qu'en résultera-t-il ? que le monde ne connaîtra que la version prussienne de chaque affaire, et que les Français devront remporter une victoire bien complète pour ne pas être représentés comme battus à plate couture.

La proclamation de neutralité de la Grande-Bretagne dans la guerre actuelle vient d'être affichée partout. Le Foreign-Office a publié une série de règles auxquelles les navires de guerre des belligérants devront se conformer lorsqu'ils croiseront dans les eaux britanniques. On assure que des mesures sont prises pour que dans le cas où la neutralité de la Belgique viendrait à être violée par l'une ou l'autre des puissances actuellement en guerre, la ville d'Anvers soit occupée par une garnison anglaise.

Malgré cette profession de neutralité, de nombreux officiers anglais vont suivre la campagne dans les rangs de l'état-major prussien, et l'on raconte dans les clubs que lord Charles Hamilton vient de s'engager comme simple soldat dans un régiment de cavalerie allemande.

Au moment où la gravité des affaires exige à chaque instant la convocation du conseil des ministres, le *Times* regrette que, dans l'état de santé de la reine, le climat balsamique de Windsor ne suffise pas à Sa Majesté et qu'elle soit obligée d'aller respirer l'air de la mer dans l'île de Wight. Sans doute, dit le même journal, on ne peut révoquer en doute que ce changement d'air soit impérieusement nécessaire, mais c'est fâcheux. Un fait plus regrettable encore peut-être, c'est la double indisposition de M. Gladstone et du président de la Chambre des communes. En effet, l'un et l'autre exercent une influence salutaire dans cette assemblée, et ils auraient pu modérer la fougue de certains « membres indépendants » qui ont annoncé l'intention de dire ce qu'ils appellent leur façon de penser sur la conduite du gouvernement français.

Il est à craindre que, lorsque les pièces relatives aux négociations diplomatiques seront déposées sur le bureau de la Chambre, cette circonstance (qui aura lieu cette semaine), ne devienne l'occasion de débats orageux.

Si l'Angleterre est contraire à la France, l'Irlande, au contraire, prend son parti avec enthousiasme. Là on ne craint pas de prophétiser le triomphe de nos soldats et d'y applaudir d'avance. Une manifestation imposante vient d'avoir lieu à Dublin. Vingt mille hommes environ se sont rendus devant la maison du consul de France, portant un drapeau français auquel se mariaient les couleurs irlandaises. Comme la foule criait : « Vive la France, le pionnier de la liberté ! » la police, forte de deux cents hommes commandés par deux surintendants, exécuta une charge et captura le drapeau tricolore, mais celui-ci fut repris par la foule.

Quelques tambours crevés, quelques individus arrêtés, tels furent les résultats de cette journée. Il est permis de regretter que cette manifestation en faveur de la France ait été fortement entachée de fénelianisme et que des cris séditieux, notamment celui de : Vive la République irlandaise! se soient mêlés aux hurrahs poussés en faveur de notre pays. C'est sans doute dans cette circonstance qu'il faut attribuer l'éloignement discret du consul de France.

Des bords du Rhin, 22 juillet.

Des personnes qui viennent du grand-duché de Bade rapportent qu'il règne une grande consternation chez nos voisins, ils ont une peur terrible de la *furia fravese*.

Ils espèrent nous faire payer leur peur en venant piller chez nous dès qu'ils se sentiront soutenus par les Prussiens. Nous les avons vus à l'œuvre en 1815. Le sentiment populaire parmi les populations de la rive gauche, sentiment qui prend sa source dans

les propos des paysans badois, est que les Prussiens méditent une invasion subite générale en Alsace, sur toute la ligne entre Huningue et Lauterbourg.

Depuis vingt siècles, pour ainsi dire, la race germanique traite la race gauloise d'ennemi héréditaire — *Erfeld*. — Sans remonter à Arioviste, nous avons eu ici l'invasion des Alamans au milieu du 4^e siècle, ils ont été chassés par Julien; puis la grande invasion, le 31 décembre 406, puis la terrible boucherie d'Attila en 451. Et toujours sur toute la ligne. Les Germains, Allemands, Teutons d'aujourd'hui ne paraissent pas valoir mieux que les barbares leurs ancêtres: ils n'ont rien appris en fait de sentiments d'humanité et rien oublié en fait de barbarie.

Metz, 22 juillet.

On a fort exagéré, pour ne pas dire inventé les histoires d'espions. Il y a 50 ans que les mêmes formes de canards se représentent en pareil cas : on a suspecté un individu qui dessinait dans l'intérieur de la cathédrale, mais il ne prenait le plan d'aucune fortification.

Une autre personne a été arrêtée. Elle arrivait, il est vrai, des environs de Sarrelouis, où elle a des intérêts et des affections; mais elle est d'origine française et compte plusieurs des siens dans notre armée, où ils servent avec dévouement et patriotisme.

Après tout, il y avait dans cette province une si grande quantité d'ouvriers allemands employés aux forges et aux mines, qu'il n'y aurait rien d'étonnant à ce que, parmi eux, se trouvaient quelques mauvais sujets, qu'on arrêterait ou qu'on expulsait.

Toutefois, il faut dire que les sujets prussiens de cette catégorie sont très généralement peu disposés à retourner chez eux pour prendre les armes contre nous.

Il peut aussi y avoir quelques déserteurs prussiens. Cela s'est vu de tout temps.

Le maréchal Bazaine est toujours à Metz avec son état-major.

Les forts de Saint-Julien, Plappeville, Saint-Quentin, Queuleu sont armés et garnis de troupes.

Les arsenaux regorgent encore d'artillerie et de fusils.

On annonce pour demain samedi l'arrivée à Nancy de l'artillerie de la garde.

Les troupes campées à l'île Chambrière, polygone d'artillerie, vont se porter en avant sans doute, puisqu'elles font partie du corps d'armée Bazaine dont la première division occupe déjà Boulay.

Luxembourg, 22 juillet.

Moi qui croyais prendre ici des nouvelles au gîte, je vous avoue que jusqu'ici je suis volé. On est à quatre lieues de la frontière de Prusse, et les journaux de la localité vivent de brouilleries coupées dans les feuilles de Paris ou de Bruxelles.

Je suis cependant parvenu à savoir que les 3,000 Prussiens campés devant Vasserbliers ont disparu, ainsi que toutes les compagnies échelonnées naguère le long de la Moselle, sur la frontière du Luxembourg. Tout cela, croit-on, a été sur le Palatinat.

La Landwehr a été rassemblée à Trèves comme à Aix, en quatre jours; dans tel bourg d'un millier d'âmes, 120 hommes sont partis. Ce qui reste court aux champs faire la moisson et essayer de rentrer avant qu'elle ne soit pénétrée par la cavalerie.

Un des phénomènes les plus curieux de ce grand branle-bas, c'est la masse de juifs qu'on voit sortir de sous terre et courir les grandes routes comme les sentiers, au milieu de tout ce désarroi, ils ne perdent pas la tête, ils achètent denrées, papiers, valeurs, trafiquent, revendent et gagnent des sommes folles.

Chose encore à noter : Si dans le grand-duché, où on a tant des Prussiens pendant 30 ans, on leur souhaite une défaite éclatante, bien qu'en général on ne paraisse pas tenir à être annexé à la France, par la bonne raison qu'on n'a pas la conscription et qu'on paie moitié moins d'impôts que chez nous. Mais on a assez de l'avant-gout qu'on a eu du militarisme prussien.

Un brave propriétaire me disait tantôt : « En Allemagne on ne cesse de répéter qu'à la première révolution, si les Français se sont en vite fait bien venir des populations rhénanes, c'est qu'ils leur apportent le progrès; aujourd'hui c'est le contraire. Eh bien, c'est faux; en 1870 comme en 1794, la France représente toujours la civilisation. Si vous savez combien le libéralisme de la Prusse n'est qu'une pure frime. Le peuple n'y est

affranchi que de nom; il tremble devant l'officier et le bourgmestre.

Et en effet, il suffit de voir de quel air ahuri de respect superstitieux le pauvre plou-piou exécute, ne fût-ce que devant un simple flandrin de sous-lieutenant, les six à huit mouvements qui composent le salut militaire, pour se persuader que malgré l'éclipse momentanée qu'a éprouvée naguère chez nous la liberté, la France représente encore ses principes de 89.

Un bon symptôme. Tous les Prussiens avec lesquels j'ai causé dans ces derniers dix jours sont d'une jactance, d'une fanfaronnade à rappeler le capitaine Rodomont en personne. Le trouper français, au contraire, est d'un calme parfait; il sait qu'il a affaire à forte partie, que la bague n'est pas de saison, mais il est froidement résolu. Je tiens le fait de Claretie que je viens d'avoir le plaisir de rencontrer avec deux autres Parisiens, confrères du journalisme.

Les dames de Remich, petite ville du grand-duché, se sont constituées en société pour préparer de la charpie, des bandages, etc., qui seront partagés équitablement entre les armées belligérantes.

Bruxelles, 22 juillet 1870.

Un ami qui revient à l'instant d'une excursion en Allemagne, me communique des détails que vos lecteurs liront avec intérêt. Il est parti de Bruxelles, il y a trois jours, dans l'intention de faire la conduite à une famille russe qui se dirigeait vers Odessa. Arrivé à Krunzath, notre touriste en a eu assez; il a tourné bride, et lui, qui était parti parfaitement neutre, comme il convient à un enfant de l'inoffensive Belgique, le voit revenu, disant pis que pendre de la Prusse et des Prussiens. — Je me garde bien de prendre à la lettre ces animosités d'un jour. Elles s'expliquent par ce fait, qu'en Prusse on ce moment — tout au moins sur les territoires frontières — l'étranger qui parle français est houpillé, malmené, traité de Turc à Maure par tout ce qui parle allemand. C'est leur façon à eux de manifester leur patriotisme, et non pauvre ami a été fort tristement la victime de ces façons-là.

Figurez-vous que, pendant toute sa route en retour, de Bingen à Cologne, il lui a été impossible de se procurer, à n'importe quel prix, la moindre victuaille. Le voyage se faisait par bateau à vapeur sur le Rhin; le chemin de fer sur ces points-là, étant partout intercepté. Or, ni offres, ni prières ne sont parvenues à obtenir du *Schwarz* prussien, l'admission du malheureux à la table d'hôte du bateau; rien à mettre sous la dent pendant dix mortelles heures!

A Kreuznach, m'a-t-il dit, se concentraient des forces prussiennes importantes. On se trompe en Belgique en comptant sur des faits de guerre prochains. La Prusse est loin d'être prête et son grand souci du moment est de retarder la collision. Elle manœuvre à cet effet avec beaucoup d'adresse. Sa première ligne d'attaque est échelonnée le long de la frontière française entre Luxembourg à droite et la frontière badoise à gauche. Sur cette ligne, toutes les positions de quelque valeur, Trèves, Saarbrun, Forbach, Zweibucken, Wissembourg sont fortement occupées; avec menace continuelle d'une incursion partielle sur le territoire français. Cette menace cependant restera sans effet. Le corps de l'armée prussienne se concentre à Coblenz et à Mayence, preuve évidente que les avant-postes, dont je parle ne sont là que pour gagner du temps. Ils se replieront au moment opportun et le premier choc de quelque importance aura certainement lieu, non pas à la limite, mais au milieu du triangle compris entre la Moselle, le Rhin, et très probablement plus près de Mayence que de la frontière française.

N'acceptez donc que sous toute réserve les récits de prétendus faits d'armes sur l'extrême frontière. D'ici à huit jours rien ne sera fait, et l'Empereur lui-même ne rejoindra probablement pas l'armée avant mardi. Quant au roi de Prusse, il est depuis hier à Mayence, et doit avoir poussé aujourd'hui jusqu'à Trèves, où se proposait de passer en revue les 80,000 hommes massés sur ce point.

Avant la collision à terre, il se peut parfaitement qu'une rencontre ait lieu dans la mer du Nord, entre les forces maritimes des deux belligérants. Vous savez que déjà des télégrammes hollandais semblaient indiquer qu'une escarmouche avait eu lieu, il n'en est rien; le canon entendu à Scheveningue était tout simplement celui d'un navire hol-

IX.

L'ENLÈVEMENT.

Le même soir, quelques heures après le coucher du soleil, un homme, enveloppé d'un manteau, errait sur le rivage de la mer, en face de la Bastide-Rouge. De grosses lames se brisaient contre les rochers avec un bruit sourd et périodique. La lune ne se montrait pas encore au ciel; mais, grâce à la pureté merveilleuse de l'air de ce climat méridional, les étoiles répandaient sur la nature une lueur douce et pâle, assez semblable au crépuscule. La Méditerranée elle-même, incessamment agitée par la brise; semblait phosphorescente. Sur cette brillante surface, les anfractuosités de la côte, les pointes de rochers, les promontoires formaient des dentelures noires et irrégulières; au large, on entrevoyait, comme dans un brouillard, des voiles légères s'élevant ou s'abaissant au caprice des flots.

Le personnage dont nous avons parlé et qui n'était autre que Linguard, tenait les yeux obstinément fixés sur la mer, comme s'il eût voulu en compter les ondulations infinies. Armé d'une lunette de poche, tantôt il se penchait sur la grève sablonneuse, tantôt il grimpeait sur les falaises d'où il dominait un vaste horizon. A ses gestes brusques, à ses ex-

clamations brèves, on jugeait que l'impatience commençait à le gagner.

Enfin, cependant il resta immobile, examinant, au moyen de sa longue vue, un même point de la mer. Entre le rivage et une étroite bande de terre qu'on eût pris pour une de ces îles dont est semé le littoral de Marseille, il avait cru apercevoir la forme d'un navire; mais, s'il ne s'était pas trompé, ce navire devait être bien petit ou porter bien peu de voiles, pour se cacher ainsi dans l'enfoncement formé entre les lames.

Linguard ramassa un caillou, et le frappant avec un briquet de fer, il en tira quelques étincelles. Aussitôt ce signal fut répété au large par une main invisible.

— Les voici enfin! murmura le vieillard en poussant un soupir de satisfaction; quand la felouque a fêlé ses chifons de voiles, on ne la voit plus à trente pas de distance! Bon navire pour la contrebande... Allons! il n'y a pas trop de temps de perdu, et si je ne conservais pas d'inquiétudes au sujet de ces sottes femelles... Mais, bah! je m'en irai à bien mon hardi projet. Je n'ai plus rien à ménager... Un dernier effort!

Pendant ce monologue, la felouque s'était rapidement approchée du rivage. Sa coque s'élevait à peine au dessus du niveau des vagues; mais, avec un peu d'attention, on distinguait ses mats élanés et le réseau compliqué de ses cordages.

Une seule voile, à peine plus large que le mpuchoir de poche, de poche servait à la diriger par cette forte brise.

Bientôt le navire s'arrêta et mouilla un grappin, quoique le choc en retour des vagues dût paraître suffisant pour le tenir écarté de la côte. Un moment après, une légère embarcation, véritable coquille de noix, bondissait à la crête des lames; elle était montée par deux rameurs; un autre homme se tenait au gouvernail.

Linguard s'avança précipitamment vers le point du rivage où elle allait aborder.

— Est-ce vous, patron? demanda-t-il d'une voix forte, qui s'entendit distinctement malgré le bruit du ressac.

— Oui, oui, répliqua-t-on.

La barque échoua sur le sable, et le patron sauta à terre.

— A quoi vous amusiez-vous donc? dit Linguard, nous devrions déjà avoir gagné le large.

Le patron, avant de répondre, jeta sur la mer un regard attentif.

— Triple tonnerre! monsieur, ce n'est pas ma faute, dit-il enfin; vous m'avez recommandé d'être prudent et de venir par ici sans être vu de personne. Or, le diable lui-même s'est mis à observer ma marche.

— Le diable?

— Que sais-je? Une grande barque, montée par des inconnus, nous a suivis obstinément depuis l'anse de la Joliette. Au moment où nous commençons à

faire route, je l'ai vue hisser sa voile et s'avancer gaillardement dans notre sillage. Nous avons viré de bord, elle a viré de bord. Las de cet espionnage, j'ai laissé porter directement sur elle, mais alors, la coquille a bordé une douzaine d'avirons et elle a été bientôt hors de vue. J'ai repris ma route et, comme j'ai amené toutes mes voiles, sans doute elle nous aura perdus dans l'obscurité.

— Bah! bah! vous vous serez effrayé de votre ombre, patron; quelque pêcheur de votre connaissance aura voulu s'amuser à vos dépens, en se faisant donner la chasse!

— C'est possible; mais si je tenais le mauvais plaisant!... Ce n'est pas, j'en suis sûr, la patache de la douane, et je ne comprends pas comment, par un temps pareil... Mais, foudre d'enfer! ajouta-t-il en étendant précipitamment le bras vers la mer, la voici encore!

— Où donc?

— Là, là, en droite ligne avec cette étoile qui plonge par moments dans l'eau... Mais non, ajouta-t-il aussitôt, en laissant retomber sa main, je me serai trompé; tout a disparu. D'ailleurs, reprit-il d'un ton insouciant, qu'aurions-nous à craindre? Nous n'avons rien de sujet aux droits à transporter cette nuit, j'imagine?

— Sans doute, sans doute. Cependant je n'aime pas plus les espions que vous, patron; et notre expédition de cette nuit exige le plus grand secret.

— Aucun de mes gens n'a jésé au ca-

baret, je les ai consignés à bord toute la journée.

— A merveille... Ah çà! patron, j'entends agir sur le navire absolument comme il me plait. Quoi que vous voyez, quoi que je fasse, vous et vos gens vous m'obéirez sans mot dire!

— C'est bon, c'est bon... vous êtes notre armateur; nous vous appartenons corps et âme.

— Au premier port d'Italie où nous aborderons je vous récompenserai comme il faut, patron. Je quitte la France, mais je ne la quitte pas les mains vides; vous comprenez?

Et Linguard fit entendre un petit ricane ment significatif?

— Eh bien! donc, finissons-en, dit brusquement le Corse; vous avez sans doute des bagages à emporter?

Linguard lui montra plusieurs ballots masqués par une pointe de rocher. Sur un signe de leur chef, les deux rameurs, dont l'un était notre ancienne connaissance Sampinelli, les transportèrent dans l'embarcation.

— Est-ce tout? demanda le patron.

— Allons donc! Vous savez bien que nous avons des passagers à prendre? Vous et Sampinelli, vous allez me suivre à la Bastide-Rouge.

— Pourquoi faire?

— Déjà des questions! N'avez-vous pas promis d'obéir aveuglément?

— Soit; mais dites-moi, monsieur, reprit le marin d'un ton sombre; le Nabab est-il toujours à la Bastide?